

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte =
Annuaire de la Société suisse de préhistoire = Annuario della Società
svizzera di preistoria

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Urgeschichte

Band: 37 (1946)

Buchbesprechung: Bücherbesprechungen

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cristiana. In secondo luogo, i quadrupedi alati, pur presentando certi caratteri del basilisco o del grifone, ricordano molto da vicino, a un tempo, e il serpente bicipite del vaso di Gundestrup, e i cavallucci marini che il Dio del Mare solleva nelle sue mani. Caratteristica a questo riguardo è la sagoma della testa, del collo, delle ali e della coda degli animali, nella fibbia burgundica, sagoma che ricorda assai bene, come nel vaso di Gundestrup, il corpo scaglioso degli ippocampi, come pure le loro appendici cefaliche e la loro coda ripiegata. Tuttavia mentre nel vaso celtico gli ippocampi sono forniti di due zampe, terminate da zoccoli equini, nella fibbia di Wahlern-Elisried, gli animali sono muniti di quattro zampe fortemente unghiate. Ciò d'altra parte non costituisce una difficoltà nella identificazione, posto che i veri cavallucci di mare non hanno zampe di sorta, e perciò la loro immagine si trova già modificata dalla fantasia dell'artista nel vaso di Gundestrup. I segmenti dentellati, posti fra i vani delle code, che si possono interpretare come *onde marine*, autorizzerebbero invero ad assegnare alle figure in questione il significato suddetto.

Concludendo, mi sembra che si possa ammettere per la decorazione della fibbia burgundica un senso di carattere religioso, probabilmente cristiano, dato che i Burgundi erano appunto cristiani, ma coll'intrusione di elementi iconografici pagani, largamente diffusi nel mondo barbarico. Circa i quadrupedi alati si potrebbe pensare ad una *contaminatio* dell'immagine dei cavallucci marini con quella del serpente bicipite o „carnivoro androfago“, quali si possono riscontrare nel più volte citato vaso di Gundestrup.

XI. Bücherbesprechungen

Julio Martínez Santa-Olalla, Esquema paleontológico de la península Hispánica. 2. a Edición, Madrid 1946. 156 p., 64 Tafeln.

Es handelt sich um ein ungemein handliches, sauber gedrucktes Bändchen, das kurz und prägnant die urgeschichtliche Entwicklung der iberischen Halbinsel und die Verbindungen nach Nordafrika und dem europäischen Kontinent samt Großbritannien aufzeigt. Der Verfasser ist in der wichtigsten Fachliteratur Europas sehr wohl bewandert und weiß sie sehr geschickt und geistreich auszuwerten. Die Schlußfolgerung, die oft eigene Wege geht, wird zusammengefaßt in einer umfangreichen Zeittabelle, die ebenfalls weit über den Boden der iberischen Halbinsel hinausreicht. Es fällt uns dabei auf, daß der Verfasser die menschlichen Reste von Piltdown und Mauer ins Präglazial, das Acheuléen I und II ins Günz-Mindel-Interglazial und das Acheuléen III/IV ins Mindel-Riß-Interglazial datiert, also wesentlich früher, als dies allgemein angenommen wird. Für uns ist das Abbildungsmaterial ganz besonders wertvoll, dies umsomehr, als eine besondere Beschreibung zu den einzelnen Tafeln deren Verständnis ganz wesentlich erleichtert. Wir haben bereits im 34. JB. SGU., 1943, 20 darauf aufmerksam gemacht, daß Martínez Santa-Olalla die bekannten ostspanischen Felsbilder nicht wie dies Obermaier und Breuil taten ins Magdalénien datiert, sondern mit guten Gründen für deren mesolithisches und hauptsächlich neolithisches Alter plädiert. Diese Auffassung kommt natürlich im vorliegenden Werk ebenfalls zum Ausdruck.

K. K.-T.

D. Luis Pericot García, Historia de España. Gran Historia general de los Pueblos Hispanos. Tomo I: Épocas primitiva y Romana. Instituto Gallach de Liberia y Ediciones, Barcelona 1942. 608 P.

Der vorliegende Prachtband ist für uns namentlich wertvoll durch gegen tausend ausgezeichnete Abbildungen, Karten, Tabellen, die allein imstande sind, uns ein Bild der Ur- und Früh-

geschichte Spaniens und Portugals zu vermitteln. Der Verfasser begnügt sich nicht damit, die eigenen Fundbestände zu analysieren, sondern er ist bestrebt, die großen Kulturströmungen des ganzen Europa und des benachbarten Afrika in seine Darstellung einzubeziehen und auszuwerten. Das im Bild vorgelegte Material zeigt namentlich im Bereich der frühen Bronzezeit und der Urnenfelderkultur viele Verwandtschaften mit demjenigen unseres Landes. Den Fachmann wird es besonders reizen, bei einer Spanienreise die zahlreichen trockengemauerten Siedlungen und die zahlreichen imposanten römischen Ruinen der iberischen Halbinsel zu besichtigen, die denjenigen Südfrankreichs an Schönheit und Monumentalität nicht nachstehen. Das Werk ist überhaupt ein geeignetes Mittel, eine Spanienreise gründlich vorzubereiten. K. K.-T.

F.-M. Bergounioux et André Glory, Les premiers Hommes. Edition Didier. Toulouse-Paris 1944
461 p., 36 pl., 1 tableau.

Le Père Bergounioux, professeur à l'Université catholique de Toulouse, anthropologue bien connue et l'abbé Glory, de Strasbourg, distingué spéléologue, qui publiait avant la guerre une très intéressante revue *Caverna*, offrent sous le titre *Les Premiers Hommes*, un exposé actuel de nos connaissances en préhistoire.

La première partie présente un tableau de l'Homme et ses origines. Cette étude est une des plus complètes parues jusqu'à présent dans un manuel de préhistoire. D'abord l'homme prend place dans la nature, mais son origine est scientifiquement difficile à établir; les renseignements donnés par les singes fossiles paraissent de peu de secours pour établir l'ascendance de l'humanité; mais l'homme doit être incontestablement placé dans le cadre de l'évolution et c'est au mutationnisme, qui se base sur l'apparition de caractères nouveaux et héréditairement transmissibles, que s'adresse le P. Bergounioux pour entrevoir la solution du problème: origine monophylétique de l'humanité, le point d'insertion du rameau humain sur le tronc primate restant encore incertain. Le chapitre sur le problème anthropien donne une description bien claire des restes fossiles. A côté du vieux Pithécantrope, il y a une bonne présentation du Sinanthrope de Pékin, de l'enfant de Modjokerto et de l'Africanthrope de lac de Niarasa. L'étude de l'épanouissement des races, en rappelant la succession des industries du Paléolithique, par de très nombreuses planches et dessins offre un bel ensemble de l'art préhistorique; les auteurs ont reproduit entr'autres la récente et merveilleuse trouvaille du propulseur du Mas d'Azil, orné d'un faon d'isard, arcbuté de ses quatre pattes à l'extrémité de l'instrument; la tête tournée en arrière, l'animal regarde d'un air amusé deux oiseaux becquetant l'excrément, qui sort de son anus, véritable gauloiserie paléolithique.

Nous avons moins goûté la partie consacrée à la Stabilisation des races, qui traite du Néolithique. La classification des industries, point capital de l'étude, y est donnée d'une façon assez bizarre. L'abbé Glory commence par distinguer deux aires géographiques distinctes: I. La zone septentrionale, où il place l'Erteboellien, le Campignien et ce qu'il dénomme le Danubien, qui n'est autre que l'Omalien débaptisé. Les Maîtres de la Préhistoire, Mortillet, Déchelette, Breuil ne se sont jamais écartés de cette règle, qu'une industrie devait recevoir le nom d'une station typique, or, le Danube est un fleuve, d'immense étendue, et quand bien même les Omaliens auraient pu fréquenter ses rives, dont ils ne sont pas originaires, ils n'ont pas été les seuls et d'autres civilisations pourraient avec autant de raisons être proclamées danubiennes; enfin, s'ils sont danubiens, on ne voit pas trop pourquoi les Omaliens sont classés dans la zone septentrionale! — II. La zone méridionale, où „le Néolithique est représenté par les stations lacustres, les palafittes et les constructeurs des mégalithes“. Cela laisse rêveur. On ne voit pas très bien des industries caractérisées d'abord par des stations et plus tard par des constructeurs. Pour l'abbé Glory donc, tout le Néolithique, qui n'est pas nordique, est lacustre. Lacustres déjà les stations de Badari et de Merimde (Egypte), dont les indigènes devaient aspirer à gagner les merveilleux lacs de l'Helvétie comme les Hébreux souhaitaient entrer dans la Terre Promise. Les lacustres de Badari et de Merimde errèrent, souvenir biblique, par une longue migration le long de la steppe (?) nord-africaine pour gagner les côtes italiennes du golfe de Gênes et franchir les Alpes. Comme ils sont

arrivés au terme premier de leur migration, cela permet alors à l'auteur d'adopter comme classification générale du Néolithique, l'excellente classification de Vouga pour les industries des Palafittes. Mais, soit qu'il n'y eut pas assez de place pour tout le monde sur les lacs, soit que certains se fussent lassés de l'éternel miroir des eaux, les moeurs se modifièrent et, en Alsace, les tribus marquèrent leur passage en habitant simultanément des villages terriens, des villages sur pilotis et des villages établis sur des hauteurs fortifiées; lacustres furent dès lors les innombrables stations connues de l'Europe occidentale, lacustre que l'abbé Glory dénomme terrigène. On se demande toutefois pourquoi ces lacustres terriens n'ont pas eu l'idée, par atavisme, de barrer les rivières pour établir des lacs artificiels et s'isoler ainsi; les castors le font bien.

Une dernière partie étudie le Mégalithique, dolens et menhirs. A cette période apparaît la figure anthropomorphe bien connue sculptée à l'entrée des grottes de Champagne et stylisée ensuite sur des stèles surmontant des sépultures. „Pour ne pas s'appuyer sur des idées chimériques“, l'abbé Glory assimile la figure anthropomorphe à la Grande Déesse Mère, déesse de la Fécondité, la rattachant aux figurines d'El-Obéid; seulement l'auteur a-t-il étudié les figurines pour en faire la comparaison? Il aurait pu se rendre compte que dans les déesses de la Fécondité, issues des antiques statuettes aurignaciennes, les parties sexuelles étaient intentionnellement bien accentuées, tandis que dans les figures anthropomorphes elles sont toujours absentes, les seins seuls symbolisent un allaitement et non une fécondité; d'ailleurs pourquoi des déesses de la Fécondité n'auraient-elles jamais été placées au Mégalithique qu'à l'entrée des tombeaux et non en d'autres lieux de culte?

L'ouvrage ne manque pas d'originalité et l'Académie des Inscriptions de Paris en a reconnu les mérites en lui décernant une mention honorable au concours des Antiquités Nationales. Un autre point intéressant est à noter: la thèse du P. Bergounioux est nettement évolutionniste; elle n'effraye plus l'Eglise catholique, car le livre paraît avec la permission du Provincial franciscain et l'imprimatur de l'Archevêque de Toulouse.

G. Goury

R. Laur-Belart, Kartothek zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz. Serie XI. Versand: Lindenhofstraße 34, Basel.

Diese neue Serie umfaßt sieben Karten. Die erste bringt in klarer Photographie die interessanten neolithischen Tonfigürchen aus dem Pfahlbau Seeberg - Burgäschi-West (35. JB. SGU., 1944, 128 f.), die zweite eine herrliche Kollektion spätbronzezeitlicher Nadeln aus dem Kanton Neuenburg, die dritte das eigenartige Bronzebeil von Molinis (21. JB. SGU., 1929, Taf. III, Abb. 3), die vierte eine latènezeitliche Armspirale mit Schlangenkopf von Zerne, die fünfte eine prachtvolle römische Bronzelampe aus Oberbuchsiten, die sechste einen silbertauschierten Eisensporn des frühen Mittelalters aus Beringen und die siebente ein Bronzearmband mit Flechtbandornament der gleichen Zeit aus dem Heimenholz bei Rheinfelden.

K. K.-T.

Marc-R. Sauter. Les industries moustériennes et aurignaciennes de la station paléolithique du „Bonhomme“ (Vallon des Rebières, Dordogne) Genève-Nyon 1946, 75 p., 1 planche, 21 figures. Librairie F. Roth et Co, Lausanne.

Le cahier II de la collection „Cahiers de Préhistoire et d'Archéologie“ paru en 1946, contient une monographie détaillée de la station paléolithique du Bonhomme, publiée avec l'appui de la Société auxiliaire des Sciences et des Arts de Genève.

Cette station, située dans le vallon des Rebières, à quelques kilomètres de la petite ville de Brantôme (Dordogne) a été fouillée, dès 1906 par M. le professeur E. Pittard et ses élèves. Sa description stratigraphique, reprise par M. Sauter, avait été présentée, en 1912, au Congrès de Genève, par M. Pittard qui y avait signalé, en 1913, la présence d'une industrie microlithique moustérienne. Cet abri-sous-roche a été occupé dans sa partie antérieure, à plusieurs reprises, par les moustériens. Un fort éboulis, dû à l'effondrement de la voûte, sépare le niveau moustérien de l'occupation suivante, appartenant au facies culturel aurignacien, qui se situe vers le fond de l'abri.

L'auteur décrit systématiquement tous les types d'outillage recueillis dans les deux niveaux moustériens, signalant la nette prédominance des racloirs (environ 4000, soit le 80 % de l'outillage). De nombreuses planches présentent les divers types de racloirs, puis les autres outils: coups, hachoirs, grattoirs, tranchets, couteaux, coches, pointes, tarauds.

Il étudie ensuite une petite série de silex (30 à 40 silex) qui constituerait la liaison entre le Moustérien et l'Aurignacien: burins, rabots, grattoirs à museau, grattoirs carénés, puis les pointes de l'abri Audi, les pièces combinées et enfin les microlithes, les matières colorantes et l'industrie osseuse.

L'examen typologique de l'outillage indique une industrie moustérienne du type classique, assez évoluée.

M. M. Sauter compare ensuite cette culture aux industries contemporaines des principales stations paléolithiques du vallon des Rebières, du bassin de la Dronne et de la Charente, puis de la Dordogne. Cet exposé, illustré d'une carte, permet de situer le stade du développement de la culture moustérienne de la station dans le Paléolithique moyen de cette région de la France méridionale.

Dans un second chapitre, l'auteur étudie de la même façon les niveaux aurignaciens et leur industrie. Une série de dessins représente l'outillage lithique et osseux de l'Aurignacien du Bonhomme. Ce sont les burins et les grattoirs qui l'emportent en quantité. Viennent ensuite les lames et fragments de lames retouchées, les pièces à coches, les pièces festonnées, les pièces à dos rabattu, les pointes atypiques, les perçoirs etc. L'industrie osseuse est pauvre mais contient pourtant quelques pièces intéressantes: pointes à base fendue, poinçons, lissoirs, une emmanchure en os, des pendeloques, enfin un os gravé dont l'interprétation est difficile.

L'auteur compare ensuite cette industrie avec celle des autres gisements aurignaciens du vallon des Rebières, puis avec celle de quelques-unes des stations de Charente sud-orientale, de Dordogne et de Corrèze, dont la situation est indiquée sur une carte. Cette comparaison fort intéressante permet de placer la civilisation du Bonhomme dans l'Aurignacien moyen, mais des preuves d'un contact ou d'une évolution avec ou vers l'Aurignacien supérieur ne manquent pas.

La monographie de M. M. Sauter, illustrée de dessins d'une exécution parfaite, offre aux préhistoriens par sa description systématique de l'outillage lithique de précieux éléments de comparaison. E. Constantin

Hans-Georg Bandi, Die Schweiz zur Rentierzeit. Verlag Huber & Co., Frauenfeld, 1947. 217 S., 49 Abb. im Text, 16 Taf., 1 Karte.

Das Buch wirkt wie eine reife Frucht, als Ergebnis jahrzehntelangen Ringens um die Kenntnis der kulturellen Vorgänge im Ausgang der letzten Eiszeit in der Schweiz. Was große und kleine Köpfe in unserer Forschung allmählich zutage gefördert haben, das hat Bandi in meisterhafter Weise zusammengeballt. Wenn man sein Buch liest, dann erhält man das Gefühl, daß die gestellten Aufgaben eigentlich alle erfüllt seien, als sei das gezeichnete Bild endgültig. Daß dies nun nicht der Fall ist, weiß Bandi sehr wohl, deutet er auch hie und da an; aber es ist ihm in erster Linie darum zu tun, den Laien zu führen, ihm die verschwundene Welt zu zeigen, so wie wir sie heute sehen, und dem Fachmann nur die Winke zu geben, die einmal weiter führen sollen. Dieser Aufgabe wird das Buch in vollem Umfang gerecht. In einfacher und klarer Sprache werden Umwelt, Mensch, Lebensform und Wirtschaft geschildert, werden Spezialfragen wie diejenigen nach Schmuck und Körperbemalung, Kunst und Kult erörtert, werden die Zusammenhänge nach vorn und nach hinten, aber auch in die geographische Breite erörtert. Bilder und graphische Darstellungen beleben die Ausführung und erleichtern das Verständnis. Der Fachmann wird namentlich die Topographie der einzelnen Stationen, bei denen auch der außerschweizerische Salève einbezogen ist, mit den entsprechenden Literaturangaben lebhaft begrüßen. Solche Bücher braucht die Wissenschaft unseres Landes, wenn sie im Volk Wurzel fassen will. Wir könnten uns eigentlich kaum etwas Besseres denken, als eine Monographienreihe mit der ganzen zeitlichen Abfolge bis zum Ende der Eisenzeit. K. K.-T.

Adrien Jayet, Glaciologie quaternaire et préhistoire, dans les *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1945, p. 201 — et dans les *Eglogae Geologicae Helvetiae*, 1945, p. 458.

On admet généralement que le maximum glaciaire quaternaire a eu lieu lors d'une des trois premières glaciations; par de multiples contrôles et recoupements, M. Jayet constate que, dans le domaine rhodanien, ce n'est pas le cas; c'est la glaciation de Würm au contraire qui a pris un gros développement chez nous. M. Jayet va plus loin et affirme même que si l'on veut appeler glaciation „une extension anormalement exagérée du régime glaciaire“, seul le Würm peut correspondre à la définition.

Les recherches du jeune savant suisse aboutissent à ceci qu'il faut en tout cas réviser la théorie classique des quatre glaciations. Cela a une grosse importance pour la préhistoire; selon M. Jayet, dont les sources géologiques sont nombreuses et indiscutables, l'extension maximum des glaciers, le würmien, correspond à la seconde moitié du Moustérien et va jusqu'au Magdalénien y compris. Cela correspond à l'avis de l'abbé Breuil, à la suite de ses derniers travaux au Portugal.

Nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer aux études citées ceux de nos lecteurs que ce problème intéresse; les deux travaux se complètent. Edg. Pelichet

Albert Grenier, Les Gaulois. — Av. 422 p., 68 fig. et 37 pl.; éd. Payot, Paris, 1945.

Il faut être reconnaissant à l'auteur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et directeur de l'Institut de France à Rome, d'avoir consacré à la France pré-romaine un ouvrage qui prend place parmi les meilleurs de la littérature archéologique. Grenier ne se contente pas d'écrire une histoire précise des Gaulois; sa recherche va jusqu'aux racines ethniques, culturelles et historiques, comme jusqu'aux conséquences historiques — même jusqu'à aujourd'hui. Ses sources sont puisées dans un ensemble fort riche, qui met à contribution les anciens auteurs, l'exploration du sol, la linguistique, en un mot tout le bagage scientifique à sa disposition.

Une large place est faite aux recherches relatives à l'origine des Celtes, avant l'époque de La Tène; les avis de nombreux chercheurs sont réunis et analysés. Des Celtes, l'auteur parvient aux Gaulois dont le caractère fondamental n'est pas celtique, mais se relie plutôt à un fond néolithique, pré-celtique de la France. Les liens ténus qui unissent ces époques lointaines de la Gaule celtique sont déterminés soigneusement, avec un intérêt soutenu.

Les conclusions point banales de ce travail mettent en lumière les circonstances politiques de la France au temps de la Tène; elles ne sont pas indifférentes à l'histoire du Mittelland suisse. Les relations et les oppositions des diverses branches gauloises sont suivies autant qu'il est possible dans leur développement historique, jusqu'au temps où survient l'occupation romaine. Ce que Grenier raconte au sujet de Marseille et de son influence sur son hinterland est particulièrement instructif pour la Suisse. Rademacher et d'autres avaient déjà remarqué que la colonie phocéenne de Massilia n'avait exercé aucune influence le long de la voie du Rhône et dans les contrées voisines, à l'époque de Hallstatt; elle était interceptée par le peuplement indigène de cette voie. Ce que les tumulus de Bourgogne et de Franche-Comté nous ont rendu, comme apports de la culture grecque, a suivi la voie de l'Adriatique, par les Alpes juliennes, le Danube, la Bavière et à travers la Suisse (vase de Meikirch - Grächwil, Lenzburg). Le même phénomène existe durant la période de la Tène: la puissance de Marseille ne s'étendait pas très loin; la jalousie des Gaulois y veillait. La chaîne des oppidums gaulois, remarquable, qui cernait la ville-port à une distance de 7 à 10 km. d'elle, explique comment l'hellénisation ne put nulle part passer du sud de la France dans l'intérieur; on en a une preuve dans les sculptures celtiques qui ont certainement subi une influence grecque dans la contrée toute proche (Entremont, Mondragon, Roquepertuse, Ste-Anastasie, etc.) — mais pas à une distance plus éloignée. Grenier a recours aux dernières recherches archéologiques, à peu près inédites et ignorées de nous, qui sont incorporées à son admirable ouvrage et confirment ses conclusions (une ville grecque, sous les ruines de St-Rémy, dans les Alpilles, etc.).

Ce qui concerne les éléments culturels de l'ancienne Gaule est en général valable également pour notre pays. Il y est question de propriété, des sites, du trafic, de la monnaie, de la langue et de la religion, toutes choses identiques ou analogues à ce qui a eu lieu chez nous. Lorsque Grenier, poursuivant sa démonstration, tend à distinguer les faits proprement Gaulois d'avec ceux des

Celtes, et à en rechercher les traces jusque dans la population française d'aujourd'hui, nous ne saurions l'en blâmer. Il faut voir dans cette attitude tout aussi bien le savant que le chaud patriote.

Aux membres de notre association, nous devons encore dire que l'ouvrage de Grenier est écrit dans une langue exceptionnellement claire, tout à fait accessible au lecteur de langue allemande qui ne serait pas doué d'une connaissance étendue de la langue française. Nous souhaitons la plus large diffusion à cet ouvrage. K. K.-T.

Hildegard Urner-Astholz, Die römische Keramik von Schleithem - Juliomagus. — Schaffhauser Beitr. zur vaterl. Gesch., Heft 23, 1946. S. 5—205. 72 Taf. 3 Pläne.

Hier liegt die zweite, bedeutende Keramikbearbeitung von Frau Dr. Urner vor. — Nach einer kurzen Einleitung über die Fundstellen der seit 1860 systematisch bei Schleithem gehobenen römischen Keramik folgt ein Kapitel über den wirtschaftlichen und historischen Rahmen, in dem die ganze Arbeit zu betrachten ist. Mit einigen Worten wird die Entstehungsgeschichte der Terra sigillata dargelegt — wobei hinzugefügt sei, daß wir jetzt die ersten Vorstufen der Sigillata bis ins 5. Jh. vor Chr. zurückverfolgen können (s. Schefold, Larisa III, 1942, S. 174.) — und dann wird die Situation des 1. Jh. n. Chr. geschildert. Die gleichen TS-Gefäße, aus den nämlichen Töpfereien Galliens stammend, finden sich in allen Teilen des Imperium Romanum. Überall in die Provinzen trägt die TS in der gleichen Weise römische Kultur und römischen Geschmack. Demgemäß ist das bei einer Bearbeitung der TS heranzuziehende Vergleichsmaterial immer recht groß, aber so erhalten wir auch für fast jedes Stück einen interessanten Zeitquerschnitt.

Arretina ist in Schl. nicht vertreten. Die frühesten Reliefschüsseln der Form Dr. 29 stammen aus La Graufesenque. Das eindeutig älteste Stück ist eine Scherbe des Töpfers Firmo. Nach Ausweis der Keramik kamen die Römer um 40 n. Chr. nach Schl. Der TS-Import aus Graufesenque steigt unter Nero an und wächst unter Vespasian ständig. Ziegelstempel der 21. und 11. Leg. aus Windisch sind sehr häufig. Aus der flavischen Epoche sind besonders erwähnenswert eine Anzahl schöner und neuartiger Gefäße des Germanus von Graufesenque. Bis in domitianische Zeit hält sich der Import aus diesem Ort auf gleicher Höhe, ferner setzt zu Ende des Jh. Einfuhr aus Banassac ein. Um die Jahrhundertwende kamen auch drei Gefäße des Satto aus Falkenberg bei Metz nach Schl.

In hadrianisch-antoninischer Zeit beginnt eine bedeutende Einfuhr von glatter und reliefverzierter Ware aus dem mittelgallischen Lezoux. Es tauchen die bekannten Töpfernamen der Mitte des 2. Jh. auf, wie Cinnamus, Albucius, Paternus und andere. Die westpfälzischen Töpfereien sind nicht vertreten, dagegen finden sich eine ganze Reihe von elsässischen Produkten, wovon die Namen Verecundus, Cibisus, Janus und andere Zeugnis ablegen. Ittenweiler Erzeugnisse sind hierbei weit häufiger als Heiligenberger. Mittelrheinische Fabrikation aus Rheinzabern ist ebenfalls vertreten. Ware der württembergischen Manufakturen fehlt. Zu Ende des 2. Jh. n. Chr. nimmt der TS-Import rapid ab, und Ware des 3. Jh. gibt es nicht mehr. Die späteste Scherbe ist ein vereinzelt Stück Rädchensigillata des 4. Jh. Genaue, zahlenmäßige Zusammenstellungen für die einzelnen Exportzentren fehlen leider.

Ein weiteres Kapitel orientiert über die kunst- und kulturgeschichtlichen Beziehungen der Schleithemer Reliefsigillata. Hier wird auf Parallelen zu Ornamentik und Bildmotiven in der antiken Kunstgeschichte hingewiesen. Ferner werden die verstreuten bildlichen Darstellungen inhaltlich zusammengestellt: Götter- und Heroenbilder (wobei der „Kampf des Herkules mit dem Drachen um die Äpfel der Hesperiden“ ganz sicher nicht diese sozusagen nie dargestellte Szene sondern den Kampf mit der Hydra wiedergibt), bacchischer Kreis, Jagdszenen, Fabelwesen, Arenakämpfe und andere.

Nach diesen einleitenden Kapiteln folgt als Hauptstück der ausführliche Katalog mit den von Jean Weber in mustergültiger Weise hergestellten Zeichnungen. Für den Leser ist es etwas erschwerend, daß die Tafeln nicht beschriftet sind.

Das Werk folgt methodisch ganz den grundlegenden Arbeiten von Robert Knorr auf diesem Gebiete. In umsichtigster Einzelanalyse werden die Scherben vorgenommen und auf Grund einer

weitgreifenden Literaturkenntnis bestimmt und eingeordnet. Jedes Stück wird liebevoll betrachtet, und da vielfach frühere Ergebnisse der Forschung in leicht faßlicher Form wiedererzählt werden, wird die Lektüre auch Altertumsfreunden außerhalb des engsten Kreises von Fachgenossen Freude bereiten. Einige Tafeln mit Gefäßprofilen, auch von Gebrauchsware, mit Ansichten von rätischer Ware und schließlich mit den Töpferstempeln beschließen die Arbeit. Ein ganzer Komplex von 1943 ausgegrabener Keramik ist gesondert behandelt.

Die Anlage und Durcharbeitung des ganzen Werkes zeugt von einer äußerst intensiven Durchdringung der Materie und von einer solch feinfühligem Kenntnis aller Einzelheiten, wie sie eben nur dem geübten Spezialisten eigen sind.

Die schweizerische Römerforschung ist hier um ein äußerst wichtiges Buch bereichert worden. — Man wünscht sich, daß noch viele andere Museumsbestände so bearbeitet werden könnten, sodaß man auch einmal ein größeres Gesamtbild des Absatzmarktes der einzelnen TS-Zentren erhielte. Dann ließen sich vielleicht auch einige bisher ungeklärte Fragen lösen, z. B. warum gibt es in Schleithelm so viel mehr Lezoux-Ware als solche aus obergermanischen Manufakturen, und warum ist der Fall in Eschenez gerade umgekehrt? Elisabeth Ettliger.

Michael Grünwald, Die römischen Bronze- und Kupfermünzen mit Schlagmarken im Legionslager Vindonissa. Veröffentlichungen der Ges. Pro Vind., Bd. II, Basel 1946. 127 S., 13 Textabb., 1 Diagramm, 1 Schlagmarkenkatalog, 13 Taf.

Vindonissa ist eine der reichsten Fundstätten römischer Münzen. Die Stückzahl in den Museen von Brugg und Aarau übersteigt jetzt 15 000. Die Bearbeitung dieses einzigartigen Fundmaterials ist eines der großen Desideraten der Schweizer Römerforschung. Sie könnte die Siedlungsgeschichte des Lagers erheblich aufhellen. Wie an kaum einem anderen Ort des Imperiums kann hier die Geldzirkulation, namentlich im 1. Jh. n. Chr., studiert werden: es handelt sich durchwegs um Streufunde, nicht um Schatzfunde. Diese quantitativ ungewöhnliche Massierung verstreuter Münzen bildet an sich schon ein archäologisches Problem, das noch der Erklärung bedarf.

Das Fundmaterial der Frühzeit von Vindonissa zeichnet sich durch drei für die Geldzirkulation der gallischen Provinzen typische Besonderheiten aus: die Häufigkeit von „halboffiziellen“ oder ganz „barbarischen“ Nachprägungen römischer Münzen, von halbierten oder anderswie geteilten Münzen, und schließlich von Münzen mit Gegenstempeln. Dieses letztgenannte Phänomen zu untersuchen, ist die Aufgabe der soeben erschienenen 2. Veröffentlichung der Gesellschaft Pro Vindonissa (Michael Grünwald: Die römischen Bronze- und Kupfermünzen mit Schlagmarken im Legionslager Vindonissa). Ein erfreulicher Anfang ist gemacht, und das Resultat zeigt, wie viel dabei zu lernen ist.

Eine monographische Behandlung der „Schlagmarken“, wie sie der Verfasser bezeichnet, empfahl sich von selbst, sind doch 903 von 3150 Münzen der Zeit von Augustus bis Nero nachgestempelt. Die erste Aufgabe war zunächst eine möglichst genaue Publikation des der Untersuchung zugrundeliegenden Fundmaterials, und zwar sowohl eine chronologische Katalogisierung aller gestempelten Stücke, als auch eine systematische Aufnahme aller vorkommenden Stempel. Leider ist der zeitlich geordnete Katalog nur sehr summarisch, er unterläßt eine genaue Beschreibung der einzelnen Stücke und deren Erhaltung, eine Angabe, die für die Chronologie wichtig ist. Der Stempelkatalog gibt ausgezeichnete vergrößerte Zeichnungen aller Stempeltypen. Was aber fehlt, ist eine Untersuchung, ob mehrere Stücke aus der gleichen Matrize gestempelt wurden, ob solche Fälle öfters oder gar nicht vorkommen. Bei der großen Häufigkeit einzelner Stempel wie TIB AVG oder IMP AVG hätte eine solche Untersuchung gewiß positive oder negative Resultate, beides gleich wichtig, ergeben.

Bei der Sichtung des Bestandes an gestempelten Stücken drängen sich folgende Fragen auf:

1. Wurde die Stempelung in Vindonissa selbst vorgenommen?
2. Welchen Zweck verfolgte die Stempelung?
3. Welche Rückschlüsse ergeben sich für die Geschichte des Lagers?

Die Beantwortung der ersten Frage hätte durch die Untersuchung der Stempelgleichheit gefördert werden können. Ergäbe es sich, daß die meisten Stempelungen eines Typus aus verschiedenen Matrizen stammen, so wäre es unwahrscheinlich, daß die Markierung in Vindonissa ausgeübt worden sei. Läßt sich hingegen nachweisen, daß nur wenige Stempel zur Markierung zahlreicher Exemplare dienten, so hätte die Lokalisierung nach Vindonissa eine gewichtige Stütze. Hier ist also noch einiges zu tun. Grünwald nimmt an, daß ein großer Teil der Stücke im Lager selbst gestempelt wurden. Provinzialismen in Gestaltung und Inhalt der Stempel sprechen für diese Annahme.

Auch in der zweiten Frage, welchen Zweck die Stempelung verfolgte, ist eine eindeutige Antwort noch nicht möglich. Das Bild des Befundes ist verwirrend. Ganze Münzserien wie die Divus Augustus-Prägung des Tiberius tragen keine Marken. Zahlreiche Stücke sind doppelt, manche sogar dreifach gestempelt. Der Stempel IMP AVG erscheint fast ausschließlich auf den Senatsprägungen des Augustus mit den Namen der Münzmeister. Andere Stempel wie NCAPR, TI AV finden sich auf Münzen dreier Kaiser. Auch der Inhalt der Stempel läßt sich nicht auf einen Nenner bringen, neben Titeln wie IMP, Kaisernamen wie TIB, CAESAR (Monogramm), AVG, Kaisernamen und Titeln wie IMP AVG, TIB IMP, stehen Namen von höheren Militärpersonen: SE = ? Sentius, VAR (Monogramm) = Varus usw., behördliche Vermerke (D[creto] D[curionum] oder BON[um]), Bildtypen (Rad) und viel Unerklärtes. Das überwiegende Vorkommen von Kaisernamen zeigt immerhin, daß die Stempelung einen von oberen Stellen befohlenen behördlichen Willensakt darstellt. Literarische Quellen lassen uns zur Erklärung vollkommen im Stich.

Der zahlenmäßige Befund erlaubt weder die Annahme einer systematischen Durchstempelung ganzer Serien, noch die einer vereinzelt, zufälligen Stempelung. Bisher war man zur Annahme geneigt, daß diese eine geldpolitische Maßnahme war: Vergrößerung des Umlaufgebietes, Verlängerung der Umlaufzeit oder Revalorisierung außer Kurs gesetzter Münzen. Diese älteren Erklärungen lehnt nun Grünwald ab. Er glaubt, daß gestempelte Stücke eine Auszeichnung bedeuteten, daß sie als Prämien, namentlich bei festlichen Anlässen ausgegeben worden seien, mit besonders nachdrücklichem Hinweis auf die Person des Kaisers. Man ist ja heute geneigt, alles an den römischen Münzen als „Propaganda“ zu verstehen. Der Verfasser kann seine — übrigens mit aller Vorsicht geäußerte — Theorie nur ungenügend mit Beweismaterial stützen. Die Verbindung von wirtschaftspolitischen und propagandistischen Zielen war allerdings den Römern ebensowenig fremd wie unserer Zeit.

Einen sicheren Anhalt zur Erklärung gibt uns die Stempelmarke Neros: N(ero) C(aesar) A(ugustus) PR(obavit)¹. Ihre Deutung ist durch ihre claudischen Vorgänger PROB(atum oder -avit) und BON (was kaum etwas anders als Bonum heißen kann), gesichert. Es handelt sich in diesen Fällen also um eine probatio, eine Bestätigung der Gültigkeit. Daß die ältere Stempelung analog zu verstehen ist, liegt nahe.

Vergegenwärtigen wir uns doch einmal die geldwirtschaftliche Lage des Augusteischen Zeitalters. Der Osten des Reiches besaß eine jahrhundertealte Münztradition. Seit dem 4. Jh. v.C. war Bronzekleingeld in Fülle von zahllosen Fürsten und Städten ausgegeben worden, und von den technisch gut funktionierenden Münzstätten der griechischen Welt mit ihrem meist hohen künstlerischen Niveau konnten die Römer nur lernen. Tatsächlich ließen die Kaiser dort eine Kontinuität in der für den lokalen Umkreis bestimmten Bronzeprägung bestehen und räumten der Münztätigkeit der Städte eine praktisch relativ weitgehende Autonomie ein. Das Beispiel der Münzprägung von Judaea zeigt, wie sich die Römer lokalen Verhältnissen anzupassen wußten. Anders der Westen. In Rom selbst war im Laufe des 1. Jh. v.C. die Bronzeprägung allmählich eingeschlafen. Nach ihrer Deroute in den Bürgerkriegen reformierte und reorganisierte Augustus die Münzprägung. Aber die Reformen erfolgten nicht in einem Zuge und spielten sich nur sehr langsam ein. Das dringende Bedürfnis nach Kleingeld rief zunächst die Wiedereröffnung der

¹ G. schlägt im Gegensatz zu früheren Lesungen Nero Caesar Augustus PRinceps vor, aber princeps im Kaisertitel wäre ganz ungewöhnlich, außerdem haben wir die PROB-Stempel.

Senatsmünze um 20 v.C. mit ihren primitiven Massenprägungen hervor. Nach etwa 15 Jahren² geriet aber das autokratische Prinzip des Kaisers in Widerstreit mit den geldpolitischen Bedürfnissen. Die noch relativ autonom sich gebärdende Münzprägung des Senats muß ihn gestört haben. Die Münze in Rom wurde kurzerhand geschlossen und die Hauptprägertätigkeit nach Lugdunum verlegt, das zuvor schon die kaiserliche Hauptmünze für Gold und Silber war. Die Münzstätte Rom operierte danach unter Augustus nur noch sporadisch. — Den Sonderfall Spanien lassen wir beiseite. Wie sahen die Geldverhältnisse in Gallien aus? Auch hier bestand eine vorrömische Tradition, allerdings ganz verschieden von der griechischen, ein desorganisiertes, verwildertes Münzwesen, dessen Produkte in völligem Widerspruch zur bildmäßigen Klarheit und wertmäßigen Bestimmtheit der römischen Gepräge stand. Dem hatten die Römer etwas besseres entgegenzusetzen: bis auf verschwindende Reste wurden die autonomen gallischen Münzstätten ausgelöscht; hierbei waren natürlich auch politische Gründe mitbestimmend. Die gallischen Provinzen waren an den Gebrauch von Kleingeld gewöhnt. Durch die Massierung römischer Truppen in den Grenzländern wurde der Bedarf an Kleingeld noch mehr gesteigert. Einen weiteren Auftrieb erhielt dieser Bedarf durch die großen Geldspenden des Kaisers an die Truppen. Ihm nachzukommen waren weder die Senatsmünze noch Lugdunum imstande. Vielleicht haperte es an der Belieferung von Rohmetall, vielleicht gab es zu wenig ausgebildetes Personal. Die Lager mußten zur Selbsthilfe schreiten: die umlaufenden Asse und Dupondien wurden halbiert, gedrittelt oder geviertelt. Immer wieder auflebende lokale Münzstätten, besonders seit Beginn des 1. Jh. n.C. prägten das kaiserliche Bronzegegeld in verwilderter Form und verringertem Gewicht nach. Die frühere und, wie wir glauben, einleuchtendere Theorie der Gegenstempel paßt gut in diesen Zusammenhang: ältere, durch den Umlauf vernutzte Kleingeldstücke — es war ja Kreditmünze, deren Umlaufwert über dem Metallwert lag — wurden in den Lagern gestempelt, um wieder in Kurs gesetzt zu werden. Möglicherweise stellte die Stempelung auch einen Schutz gegen die umlaufenden minderwertigen Nachprägungen dar. Grünwald verzeichnet nur eine einzige Nachprägung mit Gegenstempel (S. 120). Wir gestehen, daß auch unsere Theorie weit entfernt davon ist, alles zu erklären. Aber es können ja mehrere Zwecke verbunden worden sein. Jedenfalls ist die geldgeschichtliche Erklärung auch heute noch die plausibelste³.

Mit besonderer Mühe ist der Verfasser einer auffallenden Erscheinung nachgegangen: den doppelt gestempelten Münzen. Wir müssen hier darauf eingehen, weil es einer der Angelpunkte der Untersuchung ist. 236 der behandelten 903 Stücke tragen mehr als einen Stempel (226 zwei, 10 drei Stempel). Von diesen entfallen die meisten auf Augusteische Gepräge, während unter den Nachfolgern die doppelte Stempelung nur noch vereinzelt auftritt. Grünwald hat beobachtet, daß bei einer großen Zahl dieser doppelt gestempelten Stücke auf Tiberius sich beziehende Stempel (TIB, TIB IM, TIB AVG) älter sind als der stereotype Stempel IMP AVG, das heißt unter dem letzteren zu liegen kommen. Doppelstempelung gibt es fast ausschließlich auf Senatsbronzen des Augustus. Der Befund ist klar, stellt aber ein schweres chronologisches Problem. IMP AVG bezieht sich eindeutig auf Augustus⁴ — und diese Marke wird über Tiberiusmarken gestempelt! Grünwald sieht in diesem Vorgang eine Art „Stempelkrieg“, der sich in Vindonissa 6 v.C. anlässlich der Absetzung des Tiberius vom Kommando abgespielt habe. Mit Duldung oder Wissen des Tiberius seien Münzen mit der Legende TI AVG gestempelt worden — also eine Usurpierung des „Augustus-Titels“. Nach der Amtsenthebung des Tiberius habe Augustus die sich in den Tiberius-Stempeln manifestierende Gegenbewegung unterdrückt und seinen Stempel IMP AVG über die des Tiberius setzen lassen.

Dagegen ist zunächst zu sagen, daß von 177 mit IMP AVG und Tiberius-Stempeln versehenen Stücken nur bei 67 Exemplaren sich die Stempel überschneiden (Grünwald S. 126), daß also von einer systematischen Auslöschung der Tiberius-Stempel nicht die Rede sein kann. Ferner kommen

² Wir folgen der neuen Chronologie von K. Pink, Numismatische Zeitschrift 71 (1946), 123.

³ Der byzantinische Kaiser Heraclius hat in Zeiten großen Kleingeldmangels die umlaufenden älteren Folles mit einem Gegenstempel (Kaiserbild und -monogramm) versehen. Analoge Fälle hellenistischer Zeit wären noch genauer zu untersuchen. Diesen Zusammenhängen nachzugehen, hätte sich zweifellos gelohnt.

⁴ Bei Tiberius, Caligula und Claudius steht der Titel Imperator stets nach dem Namen.

immerhin 22 Stücke mit zwei Tiberiusstempeln vor, was aus dem von G. angenommenen Vorgang nicht zu erklären wäre. Schließlich ist es überhaupt mit unseren bisherigen Kenntnissen unvereinbar, daß Tiberius unter der Regierung des Augustus sich den „Augustus-Titel“ angeeignet habe oder dieser ihm von Truppen zugesprochen worden sei. Unter dem ersten römischen Kaiser ist „Augustus“ persönlicher Beiname, kein Titel. Tiberius hat den Namen noch als Kaiser in der pietätvollen Form nach dem Patronymikon (AVGVSTI Filius AVGVSTVS) verwendet, und das sogar ungern, obwohl es ein ererbter Name („nomen hereditarium“) war, wie Sueton (Tib. 26) berichtet.⁵

So bleiben also die Hintergründe der Vorgänge, die zur mehrfachen Stempelung führten, dunkel und werden es wohl bleiben, solange wir nicht über die allgemeinen Gründe der Markierung sicherer sind. Wir mußten auf das Problem der mehrfachen Stempel ausführlicher eingehen, weil ihre Interpretation für die dritte Frage, die Bedeutung der Stempel für die Geschichte des Legionslagers von großer Wichtigkeit ist. Hat Grünwalds „Stempelkrieg“ des Jahres 6 v.C. tatsächlich stattgefunden, so hätten wir damit einen unverrückbaren terminus ante für die Datierung der Lagergründung. Fällt diese Stütze weg, so bleibt in der Datierungsfrage alles offen. Um hier das Münzmaterial fruchtbar zu verwerten, müßte der Gesamtbestand der Münzen herangezogen werden — wie das auch G. zugibt —, und zwar einschließlich der für die Wissenschaft seit Jahren leider unzugänglichen Bestände des Aarauer Münzkabinetts, und unter Berücksichtigung der neuesten Arbeiten von Pink über die Münzmeister, von Sutherland über die Divus-Augustus Prägungen und von Grant über die Lokalprägungen im Augusteischen Imperium⁶. Unerläßlich wären dabei auch genauere stratigraphische und topographische Angaben über die Fundstellen — was nicht zu den Aufgaben der vorliegenden Publikation gehört —, sowie möglichst genaue Vergleiche mit den Verhältnissen in anderen Kastellen und Lagern, wozu G. selbst schon den Weg gewiesen hat. Vorläufig jedenfalls erlaubt das von Grünwald vorgelegte Material noch nicht, die Lagergründung um 15 v.C. als positiv erwiesen hinzustellen.

Es ist hier nicht der Ort, um auf die zahlreichen numismatischen Fragen einzugehen. Der Verfasser ist unermüdlich vielen Einzelbeobachtungen nachgegangen. Leider ist der Aufbau der Arbeit nicht sehr glücklich: Eine stärkere Betonung der Materialpublikation, eine konzentriertere Darstellung, eine sorgfältigere Trennung des Faktischen und Hypothetischen wäre bei einer so komplizierten Materie am Platze gewesen. Die Lektüre des weitschweifigen Buches ist besonders wegen der vielen Wiederholungen ermüdend und verwirrend. Die Statistiken sind ein Muster an Unübersichtlichkeit und bei der prächtigen Ausstattung bleibt es unerfindlich, warum ein großer Teil der Münzabbildungen in verkleinertem Maßstab erfolgte, und zwar ohne diesbezüglichen Vermerk.

Doch dies sind mehr oder weniger Schönheitsfehler. Es bleibt das Verdienst des Verfassers, mit Gründlichkeit einem der Hauptprobleme der Münzfunde von Vindonissa nachgegangen zu sein und an dieser spröden Materie gezeigt zu haben, welche allgemeine Bedeutung diese Münzfunde für die Römerforschung der Schweiz haben.

Herbert A. Cahn

Walter Ulrich Guyan: Bild und Wesen einer mittelalterlichen Eisenindustriellandschaft im Kanton Schaffhausen. Schriften des Inst. f. Ur- und Frühgeschichte der Schweiz, Nr. 4. 72 Seiten, 13 Abbildungen, 11 Tafeln. Basel 1946.

Das Studium der Kulturlandschaft darf sich nicht bloß auf die Gegenwart beschränken, denn auch der Faktor Zeit trägt entscheidend zur heutigen Struktur und Physiognomie der Landschaft bei. Manche Einzelheit, welche vielleicht unmotiviert scheint, ist in einer früheren Zeit aus zwingenden Gründen so und nicht anders geworden. Wege führen zum Beispiel scheinbar zufällig

⁵ Pink s. Anm. 2. C. H. V. Sutherland, Numismatic Chronicle 1941, 97. Michael Grant, From Imperium to Auctoritas, London 1946, bes. 115 ff. über die Chronologie der Lyoner Altarserien und der Nemausus-Asse.

⁶ So z. B. in der ältesten Inschrift von Vindonissa (CIL XIII 11513; Howald-Meyer 268: TI CAESAR IMP DIVI AVGVSTI F AVGVSTVS etc.).

durch das Gelände; zieht man die geschichtliche Entwicklung zu Rate, so zeigt sich, daß sie einst den Zelngrenzen folgten, welche wiederum durch Naturgegebenheiten und wirtschaftliche Rücksichten, die wohl heute kaum mehr wirksam wären, vorgezeichnet waren. Oder das Studium der Anordnung von Häusergruppen ergibt, daß sie anstelle älterer Bauten, möglicherweise auf deren Fundamenten errichtet sind, wobei jene in ihrer Lage bestimmt waren durch die Lage eines Schmelzofens zur Eisengewinnung. Der Ofen ist längst verschwunden, die Häuser aber als konservierendes Landschaftselement sind geblieben.

Es ist das Verdienst des Schaffhauser Geographen W.U. Guyan, diesen geschichtlichen Zweig der Erdkunde mit besonderer Liebe zu pflegen, so auch in seiner Habilitationsschrift über die mittelalterlichen Eisenindustriellandschaften. Nach einer einleitenden Problemstellung skizziert der Verfasser kurz die natürlichen Gegebenheiten des Untersuchungsgebietes, sowie die Geschichte seiner Besiedlung. Alsdann werden die zahlreichen einschlägigen Funde von verschiedenen Örtlichkeiten aufgeführt, zum Teil durch Planskizzen verdeutlicht, besonders eingehend die Hauptfundstelle Merishausen, wo der Nachweis einer mittelalterlichen Verhüttung von Doggererzen eindeutig gelingt. Schließlich lassen sich gute Rückschlüsse auf die Wandlung der Kulturlandschaft im Laufe langer Zeitspannen ziehen. Ursprünglich natürliches Waldgebiet, wurde sie abgelöst von einer durch den Schmelzbetrieb bedingten weitgelichteten Rodungslandschaft mit extensiver Bewirtschaftung, und schließlich wandelte sie sich erneut zum wieder aufgeforsteten Gebiet der heutigen Gemeinde mit ihrer intensiven Bewirtschaftung. Damit ergeben sich dank der zahlreichen aufgeführten Details wertvolle Anhaltspunkte für den Charakter der früheren Landschaft, und so sind denn auch die Möglichkeiten geboten, die Kulturlandschaftssukzessionen immer deutlicher darzustellen und vor allem auch klarzulegen, wie weit Einzelbelange der heutigen Landschaft sich auf früher Vorhandenes zurückführen lassen. H. Gutersonn.

Gallia. Tome IV — 1946 (E. de Boccard, édit., Paris).

La grande revue archéologique française, créée pendant la guerre, vient de publier son quatrième volume (il n'y a pas de tome 3, celui-ci étant représenté par le tome 2 de la précédente année). Il comporte 378 pages de texte dense et bien illustré.

L'ouvrage contient diverses études importantes; l'une, de Mlle. G. Favre, a trait à la protohistoire du Sud-Ouest de la France. C'est un vaste compendium, accompagné d'une carte bien faite, qui sera indispensable au chercheur. M. P.-M. Duval expose le résultat des fouilles de Cimiez (Cemenelum) en 1943; on y voit plus clair dans ce site niçois, qui reçut un oppidum ligure avant de devenir une agglomération romaine dotée d'un amphithéâtre.

Mme. Durand-Lefèbvre étudie les vases sigillés de Montans qui sont conservés à Toulouse; ce travail comporte un important inventaire des marques et dessins, qui complète l'ouvrage de Déchelette très heureusement.

MM. E. Salin et A. France-Lanord publient les trouvailles mérovingiennes du cimetière de Varangéville, la fibule „anglo-saxonne“ de Pompey et diverses parures barbares de la région de Nancy. L'ouvrage se termine par le résumé de travaux de laboratoire sur les matériaux métalliques mérovingiens et le travail de conservation; ils complètent encore ce que E. Salin a déjà trouvé et publié de fort utile sur la matière. Les conclusions, présentées sous le titre de synthèse, nous paraissent indispensables pour dater et déterminer l'origine des objets barbares de l'Europe occidentale.

Le volume se termine par un certain nombre de petits rapports sur diverses fouilles faites en France, trop nombreuses pour être énumérées ici. Edg. Pelichet..

Fritz Schaffer, Abriß der Schweizergeschichte. Verlag Huber & Co., A.G., Frauenfeld, 1946. 150 Seiten, 1 Tabelle.

Eine kleine, gewissenhaft geschriebene Geschichte unseres Landes, die den kulturellen Verhältnissen einen erfreulichen breiten Raum gewährt. Die Ur- und Frühgeschichte ist gebührend berücksichtigt.

K. K.-T.

Richard Weiß, Volkskunde der Schweiz. Grundriß. 436 S., 10 Taf., 8 Pläne, 314 Abb. Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach-Zürich, 1946.

In diesem hervorragend klar und sauber geschriebenen Werk stellt der Verfasser zum erstenmal zusammenfassend die Prinzipien der Volkskunde als Wissenschaft und ihre Forschungsmethoden dar. Zum erstenmal auch wird versucht, das Gesamtbild der volkstümlichen Kultur der Schweiz zu zeichnen. Der Versuch ist überraschend gut gelungen. Wem wäre es auch je klar geworden, daß nicht nur volkstümliche Kultur am Absterben ist und deshalb mit allen Mitteln erhalten werden sollte, sondern daß sich auch immer wieder neue Formen bilden, die zu gemeinschaftlicher Bindung führen und die alte Tradition einfach in neuen Formen weiter führen! Weiß ist es darum zu tun, der altertümelnden Volkskunde die lebensnahe als gleichberechtigt und gleich aussichtsreich entgegenzustellen. Das macht sein Werk so lebensnahe, so farbig, so überaus fruchtbar. Nicht nur dem Text, auch dem unglaublich reichen Bildermaterial ist nachzurühmen, daß es direkt an die Quellen heranführt, unsern Geist zu fesseln vermag und den neuen Traditionselementen gerecht wird.

Zu verschiedenen Malen macht der Verfasser auf die Wichtigkeit der Urgeschichtsforschung für die Volkskunde aufmerksam. Leider weiß er allerdings noch nicht viele Beispiele der gegenseitigen Befruchtung anzuführen. Das kommt daher, weil die zeitliche Verknüpfung und damit natürlich auch die innere Verbindung zwischen dem urgeschichtlichen und dem heute zur Verfügung stehenden volkskundlichen Material außerordentlich schwierig, in den meisten Fällen sehr fraglich ist. Das hindert aber nicht zu hoffen, daß die Zusammenarbeit in Zukunft eine weit engere werde als bisher. Die Verfeinerung der Forschungsmethoden in beiden Forschungszweigen wird sicher die gewünschten Auswirkungen haben.

Das Werk wird jeden volksbewußten Schweizer im Innersten berühren. K. K.-T.